Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 9 (1946-1947)

Artikel: Un grand syntacticien suisse : Adolf Tobler
Autor: Boer, C. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-10955

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un grand syntacticien suisse: Adolf Tobler[1]

(Conférence faite à l'Université de Zurich, le 28 mai 1946)

Le 6 octobre 1861, Gaston Paris écrivit à son maître, Friedrich Diez, une lettre, où il lui annonça son projet de présenter, à l'Ecole des Chartes, une thèse sur «le rôle de l'accent latin dans la formation de la langue française»; à la fin de cette lettre se lit cette phrase: «Nous avons eu pendant quelque temps ici Adolf Tobler, qui est aussi un de vos élèves et avec qui nous avons parlé beaucoup de vous. Il s'occupe surtout maintenant de littérature italienne et néglige la philologie romane; c'est dommage, car il a un esprit juste et net.[2]» Gaston Paris, à ce moment, avait vingt-deux ans, Adolf Tobler en avait quatre de plus, étant né en 1835. Ces deux jeunes gens devaient devenir les plus grands romanistes de leur époque.

Mais voici qui est tout à fait curieux. Durant toute sa carrière scientifique, Tobler a été reconnu comme un syntacticien hors pair, qui faisait partout autorité, dont on acceptait à peu près toutes les conclusions comme autant de vérités acquises et dont les œuvres syntaxiques sont appelées 'classiques'[3] presqu'à partir de la date de leur apparition – et qui pourtant, en 1899, quand il avait 64 ans, a écrit ceci: «Je n'ai vraiment pas à me plaindre

---

[1] M. August Leonhard Tobler, de Zurich, doyen d'une branche latérale de la famille d'Adolf Tobler, m'a fait l'honneur d'assister à ma conférence. Qu'il me permette de lui dédier ce modeste, mais sincère hommage à un éminent membre de sa famille.

[2] *Verm. Beitr. V*, 444. Cf. aussi la p. 476, écrite en 1882.

[3] Cf. *R 23* (1894), 491.

d'être méconnu. Des hommes que j'aurais considérés toujours et partout comme les plus compétents pour juger mon œuvre, ne m'ont pas ménagé leurs éloges; ils ont même souvent exagéré. Et pourtant je souhaiterais quelque chose de plus, ou du moins j'ai souhaité autrefois quelque chose de plus, que je n'ose plus espérer aujourd'hui[1].» Paroles injustes? Plaintes d'un ambitieux déçu? Nullement! Tobler avait raison. Mais le cas est peut-être unique d'un homme qui avait le droit de se plaindre ainsi, malgré le fait qu'on le comblait d'éloges, en le considérant, comme le disait Gaston Paris en 1879, comme «actuellement le plus profond connaisseur de la langue française», et dont on acceptait presque sans critique tout ce qu'il publiait en fait de syntaxe. En effet, n'est-il pas étonnant de constater que la *Romania*, en rendant régulièrement compte, avec toutes sortes d'éloges, des publications syntaxiques de Tobler, ne leur consacre toujours que quelques lignes? N'est-il pas stupéfiant de voir que dans la nécrologie que la *Romania* publia, en 1910, de Tobler, le mot 'syntaxe' manque totalement[2]?

Et enfin, n'est-il pas, au fond, scandaleux que la traduction, en français, du premier volume des célèbres *Vermischte Beiträge* n'ait jamais été suivie de celle d'autres volumes, pour cette triste raison qu'on n'a jamais réussi à trouver un éditeur pour une traduction de ces autres volumes[3], que bien peu de Français étaient capables de lire en allemand, à cette époque. Qu'est-ce que cela veut dire? Tout simplement ceci que, pendant toutes ces années, on a été impressionné, en France, par l'œuvre syntaxique de Tobler, mais on n'a pas été capable de réellement la juger, parce que l'étude scientifique de la syntaxe française, ancienne aussi bien que moderne, a été, pendant tout ce dernier tiers du dix-neuvième siècle, profondément négligée en France. «Voir mes *Beiträge* seulement nommés et cités, quoique avec toutes sortes d'éloges, les voir recommandés aux étudiants par des savants qui visiblement ne les regardent même pas eux-mêmes, ne donne que peu de satisfactions. Comme j'aurais été content, au contraire, si j'avais

[1] Préface du troisième volume des *Verm. Beitr.* (1899).
[2] *R 39* (1910), 412–413.
[3] Ce fait m'a été raconté par M. Sudre lui-même.

pu constater de temps en temps que ma méthode d'étudier les faits de syntaxe eût invité d'autres à l'appliquer à leur tour à d'autres sujets[1].» Mais on n'appliquait pas la méthode de Tobler; on ne la discutait même pas. Un ambitieux, un vaniteux aurait trouvé des satisfactions dans cette position de législateur presque indiscuté; l'esprit supérieur de Tobler a été désolé de ce qu'il considérait plutôt comme un appel résonnant dans le désert.

Adolf Tobler était Suisse, né à Hirzel (canton de Zurich), en 1835[2]. Au moment où le jeune Gaston Paris fit sa connaissance, à Bonn, en 1856, Tobler venait d'être promu docteur de l'université de Zurich, où il avait surtout étudié les philologies classique et germanique, mais aussi la philologie romane: sa thèse est intitulée: «Darstellung der lateinischen Konjugation und ihrer romanischen Gestaltung, nebst einigen Bemerkungen zum provenzalischen Alexanderliede.» Parmi ses plus anciennes publications, je note une édition des poésies de Jean de Condé, en 1860. A Bonn, Tobler et Gaston Paris suivaient les cours de Diez, et voici une anecdote assez caractéristique. Dans une lettre à Pio Rajna, Gaston Paris avait un jour, beaucoup plus tard, appelé Tobler: «le seul vrai élève de Diez», à propos de quoi Tobler, en 1905, écrivit ceci: «...il aurait été plus juste de dire que j'ai été *aussi* l'élève de Diez, que de dire que j'ai été son *seul vrai* élève. Nous avons suivi ensemble ses cours pendant deux semestres; seulement moi je n'avais plus à apprendre la langue du pays; j'avais en outre quatre ans de plus; j'avais déjà derrière moi quatre semestres d'études à Zurich et j'avais déjà eu l'occasion d'étudier à fond les travaux de Diez; j'avais suivi à Bonn un cours de Diez sur le Tasse, un autre sur le gothique, et dans un privatissimum chez le maître, celui-ci m'avait fait traduire du vieux

---

[1] Plus tard il citera de temps en temps le nom de quelqu'un à qui ces reproches ne sauraient s'adresser; voir p. ex.: *V*, p. 15. TOBLER a eu un élève particulièrement dévoué dans la personne d'ALFRED SCHULZE, auteur d'un livre très documenté, intitulé: *Der altfranzösische direkte Fragesatz*, 1888. C'est Schulze aussi qui a rédigé les tables des *Vermischte Beiträge*.

[2] Voir les pages consacrées à ADOLF TOBLER par HEINRICH MORF, *Aus Dichtung und Sprache der Romanen*, p. 368–387.

provençal. J'avais donc eu l'occasion de profiter beaucoup de son enseignement.» Puis Tobler ajoute, après avoir fait l'éloge du caractère noble et généreux de Diez: «Tous ceux qui ont connu Gaston Paris savent combien il a marché, à ce point de vue, dans les traces de son maître. Qu'on m'appelle jamais, dans ce sens-là, *aussi* un élève de Diez, je n'ose pas l'espérer; sinon, je le souhaiterais de tout mon coeur.»

En 1867, Tobler devint professeur extraordinaire de philologie romane à Berlin; la chaire avait été créée pour lui. Trois années après, il devint 'ordinarius', ce qu'il est resté jusqu'à sa mort, en 1910. Son successeur fut Morf, qui était Suisse comme lui. Parmi les élèves de Diez, lui seul est devenu syntacticien, le plus grand de son époque. Ses *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik* ont paru successivement en 1886, 1894, 1899, 1909 et 1912; ce dernier volume est donc posthume. Le premier volume[1] contient des études qu'il avait publiées, entre 1877 et 1884, dans les huit premiers volumes de la *Zeitschrift* de Gröber. En les réunissant en un seul volume, en 1886, Tobler s'excuse de ne pas y avoir ajouté quelques autres articles, parus dans d'autres revues, en disant: «...mais elles contiennent en partie des choses qui, maintenant, sont devenues si courantes qu'il est inutile de les réimprimer.» Puis, il termine sa préface par ces mots: «Et enfin, n'est-ce pas déjà trop de quatorze feuilles de quelque chose qui, sans doute, s'intitule Grammaire, mais que certains n'admettent comme tel qu'avec répugnance, si même ils ne se signent pas, en y voyant de la psychologie, sinon quelque chose de plus effarant?» Ces paroles ironiques sont de 1886; celles que nous avons citées plus haut étaient de 1899, onze années seulement avant sa mort. Trois autres œuvres de Tobler resteront célèbres: son édition critique du *Dit dou vrai aniel*, qui date de 1871; son livre sur *Le vers français ancien et moderne*, paru en 1880[2], et son *Dictionnaire*

---

[1] Pour le premier volume, nous citerons toujours les pages de la traduction française, tout en gardant le titre de l'édition allemande. On ajoute entre crochets le renvoi à la troisième édition du texte allemand (1921). Pour la 2e, 3e, 4e série, je renvoie à la première éd. des *Beiträge*.

[2] La dernière édition, revue par le maître, fut la cinquième (1910).

du vieux français, qui est posthume[1]. Les *Vermischte Beiträge* contiennent 105 études, dont la dernière a été écrite en 1909. Tobler était membre de l'Académie de Berlin depuis 1882. A l'occasion du centenaire de sa naissance, en 1935, la *ZRPh.*[2] écrivit: «Die Hauptwerke des Meisters werden stets zum klassischen Bestand der romanistischen Literatur gerechnet werden.» La bibliographie de ses publications, y compris les nombreux comptes rendus, contient 581 numéros.

Dans son discours inaugural comme membre de l'Académie de Berlin[3], Tobler nous trace quelques phases de son développement intellectuel comme romaniste. Ses études universitaires terminées, il a commencé par s'intéresser surtout à l'étude de la langue et de la littérature italiennes; on se rappelle que Gaston Paris le regrettait, dans la lettre que je viens de citer. Après cela, il fut attiré par l'étude des textes français du moyen âge; il en a publié quelques-uns. C'est surtout la langue de ces textes qui l'intéressait; c'est à cette époque qu'il commence à réunir les matériaux pour le grand dictionnaire du vieux français: Tobler était devenu lexicologue. Et voici comment il s'exprime sur ce qui était pour lui le véritable but d'un dictionnaire de la vieille langue: «Celui-ci ne doit pas seulement servir à la compréhension des textes anciens; ce qu'il faut en outre, c'est qu'il nous donne un répertoire complet des mots de l'ancienne langue, d'abord pour qu'on puisse comparer le vocabulaire du passé avec celui du présent, pour savoir ce que la langue moderne a conservé, ce qu'elle a abandonné, ce qu'elle a ajouté, soit en puisant dans ses propres matières, soit en empruntant à l'étranger; ensuite pour qu'on puisse étudier, d'un côté: la façon dont la langue a peu à peu remplacé un vocabulaire riche, mais quelquefois trop peu précis, trop peu stable et, par là, trop peu capable d'exprimer exactement les idées et les pensées, par un vocabulaire plus précis et plus stable;

---

[1] Ce dictionnaire se publie en ce moment sous la direction de M. E. Lommatzsch. Tobler en avait réuni les matériaux dès le début de sa carrière scientifique, mais il ne s'était jamais décidé à le publier, peut-être à cause de la publication de celui de Godefroy.

[2] T. *55*, p. V.

[3] Cf. *Verm. Beitr. V*, p. 445 ss.

de l'autre côté: la façon dont la force expressive de l'ancienne langue a été remplacée peu à peu par ce manque de couleur et d'expressivité qui caractérise la langue moderne. Il faut encore qu'on puisse étudier, à l'aide de ce dictionnaire, la façon dont les dialectes français se sont peu à peu éloignés les uns des autres au point de vue lexicologique; jusqu'ici on les a étudiés trop exclusivement au point de vue phonétique. Enfin, ce lexique doit nous fournir les moyens pour pouvoir nous rendre compte de la façon dont l'auteur que nous étudions, tantôt use d'un style individuel, tantôt se conforme à l'usage commun de son époque.» Tobler a écrit ces paroles en 1882, son premier article étymologique date de 1876, son premier article de syntaxe est de 1877[1]. Et voici comment, sans avoir jamais abandonné entièrement ses autres études, il est devenu syntacticien.

En préparant son dictionnaire, il avait peu à peu compris que «la plus grande partie de ce qu'on considère généralement comme de la syntaxe, appartient en réalité, surtout dans la langue française, à la lexicologie». Ce qui fait, dit-il, que ma tâche en devenait plus lourde que je ne l'avais cru au début, puisque j'avais à étudier ainsi, à côté de la lexicologie, au sens plus étroit du mot, un grand nombre de phénomènes que les autres auteurs de lexiques appellent «de la syntaxe» et dont ils ne s'occupent donc pas, mais que ma conception de la lexicologie m'obligeait à admettre dans mon dictionnaire *et que j'avais donc à étudier à fond*[2].» On voit combien ce passage est intéressant: Tobler est devenu, presque sans le vouloir, syntacticien. Ce sont ses études lexicologiques qui lui ont fait trouver ce que j'ose appeler «sa voie». On comprend maintenant pourquoi, parmi ses toutes premières études de syntaxe, il y en a sur des formes comme *ne, de, faire, cors*, là où un autre syntacticien aurait peut-être commencé par l'étude d'un temps ou d'un mode, ce que Tobler n'a fait que sensiblement plus tard.

---

[1] Sans compter des remarques syntaxiques éparses, dans des éditions de textes ou dans des comptes rendus antérieurs.

[2] Dans le tome *I* du *Grundriss*[2] de Gröber, Tobler est revenu sur l'insuffisance, à ce point de vue, des dictionnaires existants, dans son étude: *Methodik der philologischen Forschung*, notamment à la page 350.

Tobler est aussi, comme nous l'avons déjà relevé plus haut, l'auteur d'un livre célèbre sur la *versification française*. Il a écrit ce volume pour ses étudiants allemands, pour décharger ses cours sur les poètes français des prolégomènes relatifs au vers et à la rime: «J'ai voulu pouvoir, dans mes leçons sur la versification française, que je ferai désormais avec plus de plaisir encore, trouver du temps pour discuter un grand nombre de questions importantes qui ne sont point effleurées dans ce livre.» C'était «la reproduction presque textuelle» d'un cours que Tobler avait fait, pendant l'été de 1878, à l'université de Berlin.

Le vers français ancien et moderne (1880) ne doit à peu près rien aux traités de versification qui existaient à ce moment, celui de Quicherat et celui de Becq de Fouquières, dont Gaston Paris a souligné l'insuffisance dans sa préface à la traduction française du traité de Tobler: pour la première fois, Tobler, un étranger, un Suisse, montrait aux Français, avec la compétence nécessaire, que leur système de versification, «dans ses principes essentiels comme dans la plupart des détails, est la versification du moyen âge, régularisée en certains points, améliorée en quelques-uns, appauvrie en plusieurs», comme Gaston Paris résumait l'idée fondamentale du livre de Tobler. «La tâche que s'était donnée l'auteur, ajoutait-il, aucun Français ne l'avait remplie.» L'ouvrage se termine par une bibliographie tellement complète, que nous admirons ici une fois de plus une étendue de connaissances et une solidité de documentation qui nous font comprendre toujours mieux combien Gaston Paris – avec la modestie d'un homme réellement très grand – avait raison de dire que Tobler «était plus profondément versé que personne dans la connaissance de notre langue et de notre littérature du moyen-âge.» (*Préface*, p. VI.)

C'était en 1880. Entre-temps, Tobler avait continué à réunir les matériaux pour son grand dictionnaire de la vieille langue. Il avait 45 ans. Depuis trois années il avait commencé à publier des études de syntaxe.

Et voici un nouvel aspect de sa prodigieuse activité scientifique: les nombreux comptes rendus qu'il a rédigés sur tout le terrain de la philologie romane. Et n'oublions pas qu'à l'époque de Tobler les comptes rendus n'étaient pas encore ce qu'ils sont

si souvent aujourd'hui: de lamentables produits d'usine, fabriqués par douzaines à la fois, écrits à la hâte, sans la compétence nécessaire et sans le respect dû à l'effort sérieux des auteurs dont on «juge» le travail. Tobler aurait eu horreur de cette activité-là. En 1862, il avait rendu compte d'une chrestomathie de Monnard; il s'en excuse plus tard en disant qu'il avait été pendant six années l'élève de Monnard et qu'il aurait encore pu apprendre de lui beaucoup de choses; un autre aurait donc été plus qualifié que lui pour écrire ce compte rendu. «Mais», ajoute-t-il, «il n'était pas aussi facile, à cette époque, de trouver quelqu'un capable de faire le compte rendu d'un travail de ce genre, que plus tard; c'est pourquoi je n'ai pas pu refuser de le faire[1].» Tobler n'a jamais rendu compte d'une œuvre sans avoir le droit moral et scientifique de le faire, ce qui fait qu'une liste de ses comptes rendus, combinée avec celle de ses œuvres personnelles, ne saurait manquer de donner une impression très exacte de ses connaissances. Or, après sa thèse, dont nous avons donné le titre plus haut, il a écrit des études ou des comptes rendus sur les sujets suivants: textes en ancien français (il en a publié lui-même quelques-uns); auteurs et textes italiens anciens[2] et modernes; le toscan moderne; dictionnaires et chrestomathies de langues romanes; histoire du français; grammaires françaises scolaires; Corneille, Racine, Molière, La Bruyère, Voltaire, Taine, bien d'autres auteurs français encore; les troubadours; l'épopée française; collections de manuscrits français; la phonographie dans l'étude du français dans la Suisse romande; littérature italienne ancienne et moderne; la prononciation de l'ancien français; le «dialecte» sarde; l'ancienne poésie lyrique française; le dialecte de Sienne; l'origine de la flexion italienne; «Diez-Reliquien»; «Li proverbe au vilain»; méthodique de l'enseignement des langues modernes; littérature française du moyen âge; chrestomathies scolaires; stylistique

---

[1] *Verm. Beitr. V*, p. 450–51.

[2] On connaît la belle série de textes anciens de la Haute-Italie qu'il a publiés sous une forme impeccable, munie d'un prospectus grammatical et un lexique précieux: Sprüche des Dionysius Cato, le livre d'Uguçon da Laodho, le dit de Girard Pateg (*SBBerl.*, 1883, 1884, 1886).

française; étymologies françaises; grammaire provençale; le dialecte poitevin au XIIIe siècle; linguistique latine; l'ordre des mots en ancien français; versification française; syntaxe romane, plus spécialement celle du français. Pour l'année de sa mort (1910), la bibliographie de ses œuvres, publiée dans le cinquième volume des *Vermischte Beiträge*, p. 481, mentionne encore: la 5e édition de son ouvrage sur le vers français; un article sur le séminaire de philologie française à l'université de Berlin, et le compte rendu d'un livre sur les «canti narrativi e religiosi del popolo italiano». Sa dernière étude sur un sujet d'histoire littéraire date de 1891 et est intitulée: «Dante und vier deutsche Kaiser»; c'est son discours de recteur de l'université de Berlin.

Je crois que cette liste, sans être tout à fait complète, suffit pour nous donner une idée assez exacte d'une activité scientifique qu'on a, à bon droit, qualifiée de «ausserordentlich».

Je cite encore ce détail caractéristique: le discours qu'il a prononcé à l'occasion de la fondation de l'université de Lausanne a été imprimé en français, mais prononcé en allemand.

Il y a, dans son discours de recteur, un autre passage qui me semble intéressant pour nous faire une idée de la personnalité de Tobler.

Après avoir souligné, moins au point de vue littéraire qu'au point de vue philologique, l'importance de l'étude des grands auteurs étrangers c'est-à-dire l'importance que présente, pour l'enrichissement de notre personnalité, le contact direct avec l'œuvre de ces grands hommes – il invoque à l'appui de sa thèse trois auteurs: Voltaire, Cervantès et Dante. Il est évident qu'il n'a pas choisi ces trois noms au hasard.

Dans Voltaire, il voit surtout l'homme qui n'hésitait jamais à agir, ou à réagir, là où des préjugés ou des mesquineries empêchaient toute liberté de mouvement, faisaient tolérer l'injustice, nuisaient au bonheur d'autrui. Voltaire agissait ainsi non pas en moraliste, en «prédicateur dans le désert», en «apôtre», ni en homme qui craint de voir méconnaître et s'écrouler ce que lui-même considère comme l'unique vérité, mais surtout et avant tout en homme qui ne veut pas qu'on tâche d'empêcher tout progrès, convaincu que l'intelligence ne sera jamais forcée de dé-

poser les armes devant l'inintelligence, tant que les défenseurs du vrai resteront unis et ne voudront que le bien le plus directement réalisable.

Dans Cervantès, Tobler admire l'homme dont l'immortel chef-d'œuvre nous apprend à constater avec une sorte de mélancolie souriante ce que devient un idéalisme aveugle, qui ne tient pas assez compte de la réalité brutale, et qu'aucune expérience, quelque douloureuse qu'elle soit, ne saurait amener à une conception plus réaliste de la vie. Cervantès ne donne pourtant pas non plus raison, sans plus, à cette dernière conception, qui, aspirant souvent, elle aussi, à un idéal trop élevé et chimérique, rencontre à son tour fréquemment des désillusions et des déceptions. En outre: il se borne souvent à laisser deviner ce qui se passe en lui, et, tout en ayant l'air quelquefois de subir lui-même la séduction de tout ce qu'il y a de «clinquant» dans la société, il nous fait pourtant comprendre plus d'une fois, d'une façon indirecte, mais pourtant assez claire, que le spectacle que lui offraient son pays et son époque lui causait souvent de douloureuses déceptions.

Dante était pour Tobler l'homme qui a eu le courage de ne rien nous cacher de lui-même, ni ses amours, ni ses haines, ni ses ambitions, ni ses défaillances, ni ses douleurs, ni ses joies. Si Dante ne nous montre pas toujours tout cela d'une façon claire et directe, c'est uniquement pour que cela pénètre mieux en nous, grâce à l'effort qu'il faut faire pour bien le saisir. Dante a voulu que le monde puisse regarder jusqu'au fond de son âme, car il savait que Dieu lui avait réservé la tâche de montrer le chemin du salut à l'humanité entière, et plus spécialement à ses compatriotes. Il se présente à nous comme un guide fidèle; il faut donc que le monde le connaisse, aussi bien dans toute la sérénité et toute la force de sa volonté que dans ses faiblesses, partout où il s'efforce de réaliser cette volonté; aussi bien dans la constance de ses efforts que dans les erreurs de ses jugements; aussi bien dans son admiration pour un grand passé que dans ses efforts pour préparer un grand avenir. Celui qui a pu vivre, s'écrie Tobler, auprès de ce géant sans se sentir élevé au-dessus de soi-même, celui-là n'a rien d'un «philologue», puisqu'il aura été incapable de faire

revivre en lui-même, par la lecture, ce qui a vécu autrefois dans d'autres hommes.

Tels sont les trois caractères que Tobler a le plus admirés dans la foule des grands auteurs du passé qu'il avait «fréquentés»; il est évident que dans ces trois grands hommes il a cru retrouver quelque chose de son propre caractère et de sa propre conception de la vie et de la société.

*

«Le 10 janvier 1910, M. Heinrich Morf a été nommé professeur de philologie romane à l'université de Berlin pour entrer en fonction le premier avril suivant, après la mise à la retraite d'Adolf Tobler. Cette retraite avait été décidée dès le mois d'octobre précédent; on sait que la mort, qui a frappé Tobler le 18 mars, ne lui a pas permis d'en jouir.» (*R 39* (1910), 415.) Morf succédait à un homme dont Gaston Paris a dit un jour, dans son compte rendu du premier volume des *Vermischte Beiträge:* «Tel qu'il est, ce volume est un véritable trésor d'observations fines et profondes, nées dans un esprit à la fois très pénétrant et très circonspect, qui dispose d'un incomparable matériel. En lisant ces pages serrées, remplies de citations admirablement choisies, qu'accompagnent des explications concises et disposées dans un ordre rigoureusement logique, on est confondu à la pensée du travail qu'elles représentent et de la masse de collectanées qu'elles supposent...» «Concision» et «logique», on ne saurait mieux caractériser en deux mots le caractère essentiel des études syntaxiques de Tobler, telles qu'elles nous ont été conservées dans les *Vermischte Beiträge.* Nous allons maintenant nous occuper de cette œuvre, et voici d'abord quelques caractéristiques générales.

II

Dans le premier volume – mais là seulement – le nom de Diez se rencontre à chaque instant; Tobler, dans un grand nombre d'endroits, a voulu «compléter», «corriger», «approfondir» la *Grammaire des langues romanes* de son maître. Et cela dès la première étude, où il parle de l'origine et du sens de *oui* < *o-ïl* < HOC ILLE. Cette étude est parfaite. Diez n'avait pas compris que les tournures italiennes et espagnoles du type: *io sì, io no, non*

già io; esp. *eso sí, eso no* ne sont pas du tout de même nature que les tournures correspondantes du provençal et du vieux français: *ne tu, ieu no, ela oc, lo non, non il, o-ïl*, etc. Pour Diez, il s'agit, dans tous ces cas, d'un «oui» ou d'un «non» énergiques: «on prépose et on ajoute à la simple particule le pronom personnel, lorsqu'on veut insister sur l'idée (mais cette addition n'est pas nécessaire)». Il faut pourtant distinguer ici, dit Tobler: dans *io sí*, il y a opposition: «moi, certainement, peut-être pas un autre», mais dans *ieu non, ela oc, non il*, etc., toute idée d'opposition manque: là il s'agit uniquement de «rappeler au moyen d'un pronom personnel, ce qui est nié ou affirmé par les particules en question»; *ela oc* ne veut pas du tout dire: «elle, mais pas une autre»: *ela* n'y est qu'un renforcement de *oc*. En ancien français, *o-ïl* peut même être de bonne heure employé là où le sujet de la phrase est une autre personne que «il», par exemple: *As-tu bien mangé? O-ïl*[1]. Tobler explique donc ici *syntaxiquement* le sens de *o-ïl*; il l'avait expliqué *lexicologiquement* dans une étude antérieure, en y voyant un cas analogue à celui de *à faire* devenu *affaire*. Il avait trouvé sa voie. Dans cette étude, nous le *voyons*, pour ainsi dire, devenir syntacticien. Il avait 42 ans. Voici une citation qui caractérise bien le point de vue où se plaçait Tobler pour «compléter» Diez: «La syntaxe de l'infinitif en vieux français appartient à un des chapitres de la grammaire qui ont encore besoin d'une étude plus approfondie. Non que je veuille dire que Diez nous a donné trop peu sur ce sujet. Bien plutôt, ici comme ailleurs, il s'est borné à fixer l'essentiel, par une sage réserve, qui, d'ailleurs, était nécessaire, puisqu'il s'était proposé de faire un tableau d'ensemble des traits généraux des langues romanes, sans les perdre dans une profusion de détails. Mais précisément, sur la syntaxe de l'infinitif, il a laissé mainte recherche particulièrement intéressante à faire à la grammaire *spéciale*, à laquelle il a si souvent indiqué expressément des tâches.» (t. I, p. 112 [p. 91].)

Après le nom de Diez, c'est celui de Littré qui se rencontre le plus souvent sous sa plume. On sent que le grand lexicologue l'a

[1] Tobler ajoute une série de cas où les pronoms personnels se juxtaposent à d'autres éléments de la phrase.

plus ou moins irrité; il lui reproche sans doute de ne pas avoir assez compris que plus d'un «mot» est, au fond, un signe syntaxique, et d'avoir traité d'une façon trop superficielle les problèmes de syntaxe que rencontre à chaque instant l'auteur d'un dictionnaire – en quoi Tobler avait raison. Voici, quelquefois, le ton – à côté de passages laudatifs –: «Littré, à propos de la tournure: *perdrix fraîches-tuées*, avait parlé des «énigmes de l'oreille». «Que ne met-on pas sur le compte de l'oreille!» s'écrie Tobler[1]. En parlant de constructions du type: *aussitôt le jour*; *aussitôt la lettre reçue*, Tobler fait remarquer, ironiquement, que Littré considère «naturellement» de nouveau «indubitablement» («ohne Einwendung») ces emplois comme des cas normaux («üblich») d'ellipses[2].

Le nom de Gaston Paris figure peu dans les *Beiträge*, et pour cause. Parmi les syntacticiens de son époque, c'est visiblement Lücking qu'il place le plus haut.

Godefroy est à peine mentionné dans les *Beiträge*[3].

Tobler a été ce qu'on pourrait appeler un *détailliste:* il n'a jamais écrit un chapitre de syntaxe. Il diffère, en cela, de Diez, de Mätzner, plus tard de Meyer-Lübke. Il y a, par contre, dans la préface de Vaugelas, des passages que Tobler aurait pu signer – à côté de bien d'autres, d'ailleurs, qu'il n'aurait certainement pas signés! Voici un passage caractéristique: «Je sais bien que les quelques observations qu'on vient de lire sont loin d'épuiser le sujet. J'ai cherché à me rendre compte de la vraie nature des phénomènes linguistiques connus depuis longtemps. Il aurait peut-être mieux valu étudier, pour cela, la syntaxe complète de l'article, *comme je tâche de le faire dans mes cours*, et d'établir des comparaisons avec d'autres langues. Mais tout cela aurait pris trop de place; j'aurais été obligé, en outre, de répéter inutilement toutes sortes de choses généralement connues[4]... Quoi qu'il en soit, j'aurais été obligé de demander au lecteur de sacrifier à la

---

[1] *Verm. Beitr.*, *I*, 102 (p. 83).

[2] *Verm. Beitr. III*, 61.

[3] Le dictionnaire de LITTRÉ fut achevé en 1874. C'est en 1880 que parut le premier tome de celui de GODEFROY.

[4] Quel optimisme!

lecture de cette étude plus de temps qu'on n'a, en général, envie de sacrifier à ces sortes de choses. Peut-être ces quelques pages trouveront-elles encore quelques lecteurs[1].»

Tobler a-t-il été «trop sûr de lui-même», comme on l'a prétendu quelquefois? Peut-être. Pourtant: il savait douter. Il a osé avouer des ignorances. Il a été capable d'évoluer. Il a su reconnaître d'avoir eu tort. Le reproche n'est pourtant pas tout à fait immérité. Mais arrive-t-on jamais à des résultats quand on n'est pas quelquefois un peu trop «sûr de soi-même[2]?»

Tobler ne s'est jamais occupé des dialectes français vivants, comme il le dit quelque part expressément: «...je suis sûr que les dialectes vivants en[3] fourniraient une riche contribution, mais, pour moi, je dois me refuser la chasse sur ce terrain».

L'*Atlas linguistique*[4] n'existait pas encore à cette époque.

Tobler étudie le français exclusivement dans les livres, même le français populaire: citons, sous ce rapport, Richepin (pour l'expression: *Mange ta soupe, que je te dis!*) et Gyp (pour la tournure: *Nous deux grand-père*). Il est curieux de constater que, hésitant sur le sens exact d'une tournure française moderne, il se contente de dire: «Un collègue français pourrait facilement nous renseigner sur ce sujet.»[5] Pourquoi ne l'a-t-il pas demandé alors? Tout cela ne veut pourtant pas dire que Tobler n'aurait pas été admirablement bien renseigné sur le français moderne! Tobler étudie, en général, la langue d'après *une conception* qu'on pourrait appeler *normative*, il condamne quelquefois des phrases, au lieu de les enregistrer comme autant de cas intéressants à expliquer. C'est ainsi qu'il lui arrive de blâmer, par exemple, des phra-

---

[1] Quel pessimisme!

[2] Voir, pour tout cela, par exemple: *Verm. Beitr. I*, 77, 100, 131, 217, 294, 314, 320, 340 (p. 63, 81, 107, 176, 240, 258, 263, 279). Pour un cas d'«entêtement», *I*, 246, suiv. (199 ss.).

[3] Il s'agit de «substituts des proportionnels et des adverbes numéraux latins» (*Verm. Beitr. I*, I, XXVII). Cette étude est une des plus richement documentées.

[4] Cependant Adolf Tobler a bien entrevu le nouvel essor que prendrait l'étude historique du français après la publication de l'*ALF*, voir son c. r. dans *DLZ 23*, 701–705.

[5] *Verm. Beitr. I*, 77 (p. 63).

ses de Voltaire (*Notre crédulité fait toute leur science*), ou de Thomas Corneille (*Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.*), et de plusieurs auteurs modernes. Ailleurs, par contre, il admet des tournures aussi peu «correctes», par exemple un cas d'attraction comme celui-ci: *Il y avait autour du Cirque d'été l'animation, l'espèce de fièvre en plein air d'une de ces représentations théâtrales dans laquelle la fortune d'un avenir ou la vie d'un talent est en jeu* (Goncourt). Je crois que ces contradictions s'expliquent en partie par le fait que Tobler admet, en général, des «incorrections» modernes, pourvu que celles-ci rappellent des constructions de l'ancien français[1], par exemple l'emploi incorrect, au point de vue moderne, de *sans* + infinitif dans une phrase du type: *Mais que, sans les ouvrir, elles me soient rendues*, et certains cas d'attraction. C'est avec cette restriction que les conceptions de Tobler pourraient s'appeler *normatives*.

Une des choses qu'on admire le plus dans Tobler, ce sont ses prodigieuses connaissances du vieux français: lorsqu'il dit, de temps en temps, qu'il n'a jamais rencontré telle ou telle expression ou tournure[2], il est à peu près certain qu'elle n'existe pas! Il semble inutile de donner ici des exemples de sa formidable documentation: on n'a qu'à feuilleter, par exemple, le premier volume pour en trouver abondamment[3].

Ce qui n'est pas moins remarquable, surtout à son époque, c'est le fait que Tobler n'explique jamais un fait de syntaxe par le latin; il cite, tout au plus, quelques «équivalences», «survivances», «traductions», «imitations», etc. Après avoir étudié tous les endroits – qui sont comme noyés dans les 850 pages des *Vermischte Beiträge* – où Tobler parle du latin, j'ai rédigé les conclusions suivantes:

a) Tobler, tout en se rendant compte que le français «vient» du latin, n'en a pas moins compris, dès le début de sa carrière, que ce ne sont pas les lois de la syntaxe latine qui ont présidé à l'évolution de la syntaxe française, et que déjà la syntaxe du moyen-âge

---

[1] Voir, notamment: *Verm. Beitr. I*, 300 (p. 246).

[2] Par exemple, *Verm. Beitr. I*, 229 (p. 185).

[3] Citons pourtant, au hasard, les études XII et XXVII. Mais ce ne sont pas les seules qu'on pourrait citer!

s'explique nécessairement et essentiellement par des tendances qu'il faut tâcher de découvrir en France. Tobler n'est pas arrivé à cette conclusion par quelque raisonnement «linguistique», mais uniquement par ses dons de syntacticien et par une observation pénétrante des faits.

b) Tobler a compris – et il applique ce principe en maint endroit – que, dans l'étude de la syntaxe française, la comparaison du français avec d'autres langues doit occuper une place au moins aussi importante qu'une comparaison du français avec le latin.

c) Tobler a donc compris que tout ce que la syntaxe française a *gardé*, ou *modifié*, ou *abandonné* par rapport à la syntaxe latine – qui n'est qu'un point de départ – elle l'a gardé, modifié ou abandonné *d'après ses propres besoins*.

Tobler applique ces principes sans aucune restriction et partout. Il place le latin sur le même plan que les autres langues comparables au français[1].

Quant au latin vulgaire, il n'en parle que deux ou trois fois, une fois même pour nous dire qu'il ne s'en occupera pas[2]. Et notez que Tobler était non seulement romaniste, mais aussi un excellent philologue latin – ce qui ne l'a jamais ni «gêné» ni «égaré», ni «aveuglé».

Nous avons vu que Gaston Paris considérait la «concision» comme une des caractéristiques de l'œuvre de Tobler. Il aurait pu dire: «une trop grande concision», et Tobler lui-même n'a pas été sans se rendre compte de ce défaut de ses qualités: dans la préface du troisième volume – Tobler avait alors 64 ans –, après s'être plaint du fait que les étudiants de langues modernes se faisaient de plus en plus inscrire à l'université «sans préparation suffisante et sans demander aux études universitaires autre chose que des connaissances purement pratiques», ne désirant, au fond, que «d'être capables de bien parler la langue et d'être bien renseignés sur la littérature moderne», il continue ainsi: «Voilà une des raisons qui expliquent pourquoi le travail scientifique de certains de mes élèves, comme le mien, ne réussit pas à inviter

[1] Je me propose d'entrer ailleurs dans plus de détails sur cet aspect des méthodes de Tobler.

[2] A propos de *mais*, cf. *Verm. Beitr. III*, 76.

d'autres à suivre notre exemple.» «Et puis», ajoute-t-il, «on a peut-être raison de dire que, ce que j'écris se lit difficilement. Ce serait donc, en bonne partie, ma propre faute... Mais, ce qui est difficile à lire a été peut-être difficile aussi à écrire... Je n'ai vraiment rien à dire à ceux qui cherchent partout le chemin de la moindre résistance». «D'ailleurs», ajoute-t-il, «je ne veux pas me disculper moi-même; qui sait si, en vieillissant, je n'arriverai pas peu à peu à savoir mieux rédiger, à condition qu'on ne continue pas trop à me priver de bons modèles de rédaction.» Il n'y a pas de page plus «vivante», peut-être, dans toute l'œuvre de Tobler.

III

On peut diviser les *Vermischte Beiträge* en trois parties:

A. Les «premières années» (–1886; Tome I);
B. La «maturité» (–1899; Tomes II et III);
C. Les «dernières années» (–1910; Tomes IV et V).

Rien n'impose une subdivision telle que je l'ai appliquée, mais je crois qu'assez de faits y invitent pour la justifier. Elle me semble réelle. Elle offre, en outre, certains avantages pratiques.

Ce qui rend particulièrement difficile une synthèse de l'œuvre syntaxique de Tobler, c'est le fait que, malgré une certaine unité, que nous aurons à déterminer, et qui n'exclut nullement une évolution, il manquait à Tobler une base vraiment *linguistique*; jusqu'à la fin de sa vie il a refusé d'être «linguiste», restant invariablement fidèle à ce qu'il appelait la «philologie», qu'il n'a jamais voulu qu'on confondît avec la «linguistique». Et alors il est arrivé ceci: son œuvre syntaxique est comme une *lutte* entre ses dons exceptionnels de syntacticien, et des méthodes plus ou moins erronées. De là un certain nombre d'inconséquences, là où son intelligence savait corriger ce que l'application trop rigoureuse de ses méthodes risquait de gâter. De là aussi un certain nombre de contradictions, danger que, d'ailleurs, on court toujours quand on reste toute sa vie un «détailliste», dont les publications s'échelonnent sur une période de trente années. Que serait devenue une édition «corrigée» du premier volume, si Tobler en avait donné une à la fin de sa vie?

A. Les premières années (–1886[1]; *Verm. Beitr. I*)

I. La méthode logique

Ce que nous appellerons la «méthode logique» de Tobler, se manifeste sous différentes formes dans le premier volume des *Vermischte Beiträge:*

a) Méconnaissance de l'existence de signes syntaxiques «vides», simples signes de transition, destinés à combler l'hiatus syntaxique devant un prédicat, et, par conséquent, vides de tout contenu logique. Ainsi, Tobler considère comme un pronom relatif le mot vide *que* dans: *C'est une belle fleur que la rose*, où il introduit un antécédent sous-entendu: C'est une belle fleur (ce) que la rose (est).» *Que* y serait donc le prédicat d'un verbe *être* sous-entendu. Il ne reconnaît pas non plus un mot vide *de* dans: *C'est une honte de mentir*, où *de* marquerait «l'origine», le «point de départ» (et où le verbe *être* aurait le sens de «venir», «résulter»). C'est ici qu'on pourrait mentionner aussi l'analyse d'après laquelle la conjonction *que*[2] serait un pronom relatif dans: *Mange ta soupe, que je te dis!*

b) Tobler admet souvent – surtout pendant ces «premières années» – des ellipses là où il n'y en a pas, et où il s'agit souvent de constructions plus ou moins figées et, par conséquent, inanalysables au point de vue de leur nature actuelle. En voici quelques exemples:

1. *Plus souvent que j'irai!*, expression qu'il analyse ainsi: «cette invitation, il faudra me la faire plus souvent; en attendant, je refuse.»

2. *Etre léger de deux grains*, où Tobler introduit le mot *trop*, ne voyant pas que le sens est: «allégé de deux grains», comme l'avait bien vu Littré, qui cite, comme exemple, une phrase de Pasquier: «Je n'ai pas si peu vescu avec moi que je ne me sente léger de plus de grains que ne dites.»

3. *Cela arrivera dans huit jours, que je crois;*
Rien d'analogue ne s'est plus jamais produit, que je sache.

---

[1] Cet exposé aura nécessairement quelque chose de trop schématique.

[2] Il est vrai que ce *que* n'est donc pas «vide», mais la tendance de Tobler est bien la même ici que dans les deux autres exemples.

Tobler appelle ici la conjonction *que* un «relatif sans antécédent». Pour lui, la «proposition relative» en question fait intervenir une personne ou une chose existante ou supposée existante sans la mettre en rapport direct avec ce qui est annoncé dans la «proposition principale». Ce qui intervient ainsi, c'est «le contenu, l'étendue de ma croyance, de ma pensée, de mon savoir». C'est comme si on disait, en développant davantage: «Cela arrivera dans huit jours; (bien entendu, il s'agit seulement de ce) que je crois»; et: «Rien d'analogue ne s'est plus jamais produit (dans le domaine de ce) que je sache.» On aura remarqué – sous I a, p. . . . – que dans: *C'est une belle fleur que la rose*, Tobler admet deux ellipses dans une seule phrase.

Nous verrons que Tobler a peu à peu cessé d'abuser d'ellipses, un peu aussi peut-être parce que Littré en abusait encore davantage. En tout cas, cette circonstance a pu aider à lui ouvrir les yeux et à le guérir de ce «péché de jeunesse».

c) Au début de sa carrière de lexicologue-syntacticien, Tobler décomposait quelquefois des unités non seulement lexicologiques, mais même syntaxiques: nulle part il est allé plus loin que là où il analyse ainsi la conjonction: *à moins que* (*d'être fou*): «avec moins, c'est-à-dire étant donné moins que (n'est folie)».

Ici encore, il ne tardera pas à se corriger.

d) Voici un cas où Tobler méconnaît – toujours au début de sa carrière! – la «logique de la pensée», au profit d'une logique trop mécanique, trop mathématique. D'après lui, dans la phrase suivante de La Bruyère: *maxime usée et triviale, que tout le monde sait et que tout le monde ne pratique pas*, il s'agirait d'une maxime négligée par tout le monde dans la pratique, et non d'une maxime suivie par quelques-uns, sans l'être par tous. Et il reproche à ceux qui avaient bien interprété la phrase – parmi lesquels Gaston Paris et Littré! – de «tenir trop de compte des faits concrets cachés derrière les mots, pas assez de l'expression elle-même qui est à expliquer».

On peut être certain que Tobler aura fini par comprendre qu'il a eu tort ici[1].

[1] Dans un autre cas, c'est TOBLER qui avait raison contre GASTON PARIS, et là il a eu raison de «tenir bon»: GASTON PARIS

e) Tobler condamne la tournure: «C'est moi qui *suis* le maître», et encore davantage[1]: «Ce n'est *pas* moi qui *suis* le maître.» Il méconnaît ainsi – en exigeant, dans les deux phrases, la forme *est* – le fait que la périphrase grammaticale n'est essentiellement qu'un procédé d'accentuation: Tobler fait de *C'est moi* une principale. Dans la même étude – et cela explique, en partie, son erreur – il considère comme un «expédient insuffisant» l'accentuation, en allemand, d'un prédicat préposé («Er ist der Herr») et condamne, en vertu de ce même principe, cette phrase de Thomas Corneille: *Le crime fait la honte et non pas l'échafaud*, et cette autre, du même type, de Voltaire: *Notre crédulité fait toute leur science*. Sa méthode «logique» méconnaît ainsi les droits de la psychologie: «ces phénomènes d'attraction, de synthesis, de *constructio ad sensum*, ou d'autres, de quelque nom qu'on les appelle, ont leur source dans une certaine négligence ou incertitude de la pensée, mère de la langue...» Ici encore, l'attitude de Tobler aura plus tard considérablement changé.

Voilà donc une série d'erreurs à notre avis manifestes. Il est temps de passer à des cas où – dès le début[2] – la méthode logique a donné, au contraire, des résultats heureux, quelquefois parce que la méthode en question était la bonne, quelquefois aussi par d'heureuses inconséquences dans l'application de la méthode.

Nous avons déjà dit que l'abus d'ellipses a bientôt cessé; nous reviendrons encore sur ce point.

Tobler ne tardera pas non plus à reconnaître l'existence d'unités syntaxiques. Ainsi, il étudiera une expression comme *a œz* comme une unité inanalysable; au début, il y aurait certainement vu une combinaison de deux signes plus ou moins indépendants l'un de l'autre. De même, il se rend très bien compte de l'unité de: *mal à*

---

n'a jamais voulu admettre sans de trop fortes restrictions, l'existence en ancien français, du verbe «*faire* suivi d'un infinitif, périphrase du verbe à un mode personnel» (*Verm. Beitr. I*, n° III: le type: *Convoitise fait son arc tendre*, au sens de «tend son arc»; *Faites moi escouter*, au sens de: «Escoutez moi»).

[1] «Cette autre encore beaucoup plus étrange».

[2] Je rappelle que nous parlons ici exclusivement des «premières années».

l'aise, qui, dit-il, doit être étudié quelquefois comme un adjectif, bien que cette tournure soit «adverbiale en soi». Il semble inutile de citer d'autres exemples de cette conversion de Tobler: elle n'est que trop naturelle et s'accentuera de plus en plus. A propos de tournures des types: *bons mors sera* (= «il sera bon qu'il soit tué»); *une maison bele encortinée; bons tués*, etc., que Tobler analyse magistralement[1], avec de nombreuses citations à l'appui de ses analyses, il déclare catégoriquement que «la langue prend (donc) ici pour l'expression de la pensée un chemin qui n'est pas celui de la logique... C'est là (toutefois) un de ces écarts que la linguistique rencontre à chaque pas, et il a pu être amené par l'extension à des cas d'uné autre nature». Ce qu'il admet ici parfaitement. Nous voyons ici, pour ainsi dire, lutter le grand syntacticien contre une méthode qu'il n'a jamais entièrement abandonnée, mais dont il a très bien senti qu'elle n'expliquait pourtant pas tout. Ne faisons pas de Tobler un esclave de sa méthode logique; il était trop doué pour devenir jamais cela!

Relevons encore comme spécimens d'excellentes analyses logiques l'étude sur: *Je lui vois pleurer*, l'essai sur: *Tout ce qui reluit n'est pas or*, celui où il analyse, entre autres, la fameuse phrase du Roland: *Mult larges terres par vus avrai conquises*. Y a-t-il une seule étude qui ne mérite plus d'être lue et relue? Dire qu'il y a des savants qui considèrent Tobler comme «entièrement vieilli»! L'ont-ils jamais réellement *étudié*? Sont-ils réellement *syntacticiens*?

Mais passons à ce que j'ai appelé la «méthode historico-sémantique».

II. La méthode historico-sémantique

A la page 8 (p. 7) du premier volume, nous lisons la profession de foi suivante, qui date de l'année 1877[2]: «La syntaxe doit, *comme la sémantique*, remonter à la signification fondamentale (des tournures qu'elle étudie) et celle-ci n'est pas toujours plue

---

[1] *Verm. Beitr. I*, n° XII: «Accord de l'adjectif joint à un partis cipe ou à un autre adjectif.» Toute cette étude est un modèle d'analyse, de précision et de connaissances du vieux français.

[2] Cf. *Verm. Beitr. V*, 486.

connaissable à première vue que la signification de mots isolés... et peut avoir subi, dans le cours de l'histoire de la langue, de nombreux changements.»

Voilà comment le lexicologue Tobler, tout à fait au début de sa carrière de syntacticien, envisageait l'étude de la syntaxe. La seconde partie de cette déclaration semble, au premier abord, corriger ce qu'il y a de trop exclusivement «historique» dans la première partie. Or, *dans la pratique*, il n'en est rien. Pour Tobler – il le dit à plusieurs reprises – le «vrai sens», la «vraie signification» d'une tournure syntaxique est «le sens le plus ancien». «Comprendre», «expliquer» une construction syntaxique, c'est «en trouver l'origine». C'est pour cela que Tobler, au début de sa carrière de syntacticien, saute, pour ainsi dire, tout de suite, d'un bond, au moyen-âge – par exemple dans son étude sur: «*De* introduisant un sujet logique» (*I*, n° II), convaincu que c'est là, et là seulement, qu'il trouvera l'explication de cette construction. En voici encore un exemple: pour Tobler, le «vrai sens»[1] de la construction: *Il fait cher vivre à Paris* serait celui-ci: «A Paris, une chose qui n'est pas à déterminer (*Il*) a pour effet une vie chère.» Tobler s'oppose ainsi «au nom de l'histoire et même au nom de la logique» à l'analyse des syntacticiens qui considèrent l'infinitif ici comme le sujet (logique) d'une tournure impersonnelle. Et Tobler de reprocher aux Français d'avoir perdu le sens primitif de la tournure, le «vrai sens», c'est-à-dire de «ne point la comprendre dans le français moderne». Et la preuve de cela, c'est le fait qu'on y introduit un *de*[2], qui se rencontre déjà dans Molière: «*Il ne fait pas bien sûr d'épouser une fille en dépit qu'elle en ait.*» «Cette façon de voir est en contradiction avec l'idée qui a donné naissance à cette tournure, et les grammairiens actuels, aimerait-on à croire, *devraient* parvenir à généraliser la connaissance du *vrai sens* de la tournure et à en faire disparaître pour toujours ce *de* qui est si laid[3].»

Et voilà!

---

[1] *Verm. Beitr. I*, 275 (p. 224).

[2] On se rappelle que Tobler ne comprenait pas la vraie fonction de ce *de*.

[3] Ces paroles sont de 1883.

Pour Tobler, *dont* est un adverbe, qu'on a l'habitude, pour des raisons pratiques, d'appeler un génitif du pronom relatif. C'est un «soi-disant» pronom relatif. On se rappelle que *mal à l'aise*, «bien qu'adverbial en soi», peut être regardé, par exception, comme expression adjective. C'est encore «abusivement» que l'«adverbe» *aussitôt* est en train de devenir préposition dans: *Aussitôt son arrivée*. On a vu que Tobler explique le vrai sens de la préposition *de* dans: *C'est une honte de mentir*, non pas au moyen d'une analyse synchronique, mais par des recherches dans la langue du moyen-âge: «la syntaxe doit, comme la sémantique, remonter à la signification fondamentale, etc.» Des constructions comme celle-ci «tiennent la clarté désirable» d'un rapprochement de certains emplois de la même préposition dans le vieux français. Et ce n'est pas une conclusion, c'est un principe, une prémisse. Le lexicologue dans Tobler n'était pas encore mort: il appliquait encore les méthodes de la «sémantique».

Arrêtons ici notre coup d'œil d'ensemble sur le premier volume, et passons aux «anuées de maturité».

B. Les «années de la maturité» (–1899; *Verm. Beitr. II, III*)[1]

I. Que devient ici la méthode logique?

Tobler ne l'a jamais abandonnée: elle continue à dominer dans ses analyses. Il n'a jamais compris, par exemple, l'existence de mots «vides». Mais, s'il continue à l'appliquer, il le fait avec plus de prudence, et sur un point au moins il y a grand progrès à constater: il cesse à peu près complètement d'abuser d'ellipses. Et c'était là justement le point faible de la méthode pendant ses «premières années». Il arrive même un moment où il s'emporte contre «ceux qui aiment à parler d'ellipses», et plus d'une fois il en reproche à Littré. Cette tendance s'était d'ailleurs déjà manifestée dans les dernières études du premier volume. Autre progrès considérable: il admet très bien maintenant toutes sortes de constructions illogiques: ces deux corrections de la méthode se tiennent d'ailleurs. Ainsi, dans: *Mieux veux mourir qu'entre payens re-*

[1] Avec, comme transition, les dernières études du tome *I* des *Verm. Beitr.*

maigne, Tobler reconnaît très bien un cas d'ἀπὸ κοινοῦ: «on ne peut point prétendre, Bischoff l'a fort bien montré, qu'il y ait un *que* (= conj.) en moins».

Il admet parfaitement des constructions *ad sensum*. Il ne parle pas d'ellipse, par exemple, dans sa magistrale analyse de phrases du type: *Si l'on y désirerait plus de solidité et de profondeur, on peut profiter beaucoup en le lisant*[1]. Citons encore, comme spécimens d'heureux résultats de la méthode, l'étude sur des «Croisements d'éléments dans la phrase», l'analyse de: *Il a dû venir*, l'essai sur «une subordonnée concessive, qui exprime une condition non-réalisée, est suivie anacoluthiquement par une principale qui exprime la réalité», celui sur «*pour* concessif». D'autres ne sont pas toujours entièrement convaincants – par exemple les essais sur les verbes pronominaux – mais il n'y a plus qu'une seule étude où la méthode logique vraiment a égaré Tobler: c'est l'étude sur: *Un des bons dîners que j'aie faits*[2]. Très forts aussi sont les essais du type: «*Ne ...se ...non, mais, fors, que*» (III, 13), que seul pouvait écrire un syntacticien très fort, armé d'une formidable documentation.

Somme toute, dans l'application de la méthode logique, Tobler en subit de moins en moins les inconvénients et les dangers. Mais il y reste fidèle: il continue à *refuser* d'être «linguiste»!

II. Que devient ici la méthode «historico-sémantique»?

Dans les tomes II et III, Tobler, sans l'avoir jamais abandonnée *en principe*, est en pleine réaction contre cette méthode *dans la pratique*. Il ne décomposera plus en trois «mots» une conjonction comme *à moins que*[3], comme il l'avait fait au début des *Beiträge*.

---

[1] Dans l'étude intitulée: «*Si* mit dem Futurum praeteriti» (*III*, 9).

[2] *Verm. Beitr. II*, n° II. Malheureusement cette étude a été plus lue que toutes les autres études du tome *II* ensemble! Citons encore comme un accident la théorie d'après laquelle *du pain* (avec l'article partitif), représenterait un génitif. Tout à fait erronée est aussi l'analyse d'après laquelle il y aurait «au fond» trois phrases dans: *Je pourrais décider, car ce droit m'appartient* (La Fontaine), dont la seconde serait une interrogative formée par *car*, qui veut dire «pourquoi?» < *qua re*; en allemand: drum (*Verm. Beitr. III*, 79).

[3] Voir l'étude sur *à moins* (*Verm. Beitr. III*, n° 14).

Il reconnaît une unité dans *pieç'a*, et traite cette forme comme un adverbe, de même qu'il traitera *malgré* comme une préposition. Il admet le caractère plus ou moins figé de: *n'était*, ou de: *est-ce que*. En un mot: malgré la préface, Tobler devient de plus en plus syntacticien de la langue moderne aussi bien que de la langue ancienne, sans étudier verticalement, pour ainsi dire, ce qui demande à être étudié horizontalement. Il analyse de plus en plus les constructions modernes sans *commencer* par sauter d'un bond au moyen âge et par demander ces explications presque exclusivement au passé.

La syntaxe elle-même a fini par l'intéresser au moins autant que l'histoire de la syntaxe, et voici, à ce point de vue, une petite statistique intéressante: le moyen âge domine encore dans le volume I, tandis que les volumes II et III ne contiennent ensemble que 6 sur 41 études consacrées entièrement à l'ancien français: 5 dans le volume II, une seule dans le volume III. Parallèlement à cela, nous constatons que le tome I contient sensiblement moins d'essais que les tomes II et III où la langue moderne occupe une place au moins aussi importante que l'ancienne langue ou dans lesquels l'auteur ne parle que de syntaxe moderne. Quant à la partie «sémantique» de la méthode, la partie «lexicologique», elle disparaît à peu près complètement.

Au point de vue de la méthode en question, les années de la «maturité» sont donc, ici encore, très différentes des «premières années». Tobler a sensiblement évolué. Et c'est lui faire grandement tort que de le juger à peu près uniquement – comme on le fait encore souvent – sur le premier volume, le seul qui ait été traduit en français, le seul que beaucoup de Français soient capables de lire!

C. Les «dernières années» (–1910; *Verm. Beitr. IV–V*)

Dans le quatrième volume, les nouvelles tendances signalées à propos des deux volumes précédents, s'accentuent encore; il semble inutile d'insister là-dessus, puisque rien n'est plus naturel. Les méthodes de Tobler, pour autant qu'elles sont erronées ou dangereuses, le «gênent», pour ainsi dire, de moins en moins. Il

ne les «subit» plus, il les «manie» désormais. Ici encore, nombre d'études qu'on a le droit d'appeler plus ou moins définitives: rappelons les essais sur les constructions du type: *de la manière dont nous sommes faits*, sur *ne* «illogique», sur la négation dans la question rhétorique, sur les cas d'absence de l'article – où Tobler montre si bien que ces cas n'ont rien à faire avec l'absence de l'article en latin –, sur la construction: *n'y ayant rien de plus naturel que ceci*. Et n'oublions pas que beaucoup de ces petits problèmes ont été posés – et résolus – ici pour la première fois! Il n'y a, dans ce volume, qu'une seule étude consacrée au moyen âge: l'essai sur: *Quant il dut ajourner*. Tobler est resté détailliste jusqu'à la fin de sa vie: il y a ici des études sur: *aussi bien*, sur: *n'était*, sur: *par exemple*, dont plusieurs appartiennent, d'ailleurs, à peine à la syntaxe: le lexicologue n'a jamais été entièrement mort dans le syntacticien. Voici encore un point à relever: Tobler change ici plus ou moins de public; les études publiées dans le tome IV ont été toutes d'abord lues devant ses collègues de l'Académie de Berlin (de 1901 jusqu'à 1906). Se rendait-il compte peut-être – il était de l'Académie depuis 1882 – que le «grand public», le public des revues romanes, ne l'écoutait pas assez? Ou n'avait-il plus, en 1901, l'intention de publier un quatrième volume des *Beiträge*? Quoi qu'il en soit, il y a là une différence entre le volume IV et les autres. Faisons encore remarquer que le ton des répliques y est plus doux, en général, qu'auparavant; d'ailleurs, on est moins combatif, moins agressif, lorsqu'on a 73 ans que pendant ses «premières années». Sagesse? Ou diminution de vitalité? Admettons que ce soit l'un et l'autre! Tobler n'a pas échappé à cette loi de la nature.

Le cinquième volume des *Vermischte Beiträge* est posthume; il fut publié en 1912 par Rudolf Tobler, et ne contient que huit courtes études syntaxiques, qui en forment comme l'introduction, et dont voici l'histoire. Tobler avait déjà fait publier deux nouvelles communications dans les *Actes* de l'Académie de Berlin, sans aucune indication spéciale, lorsqu'il ajoute à une troisième publication la note suivante: «Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik, Fünfte Reihe.» «Je n'ajoute pas sans quelque hésitation ce titre, écrit-il, mais depuis qu'un critique bienveillant

a parlé des deux publications qui précèdent celle-ci dans les *Actes* de l'Académie, comme étant destinées à inaugurer une cinquième série de mes *Beiträge*, je destine ce qui suit ici à en former les chapitres 3-8.» Il n'y a rien de spécial, à notre point de vue, à relever dans ces huit études très courtes – 26 pages en tout – dont trois se rapportent à la langue ancienne, parmi lesquelles la dernière: «*si bele de li*» = «eine so schöne wie sie» qui date de 1909.

Ces huit études sont les derniers coups d'ailes d'un aigle qui bientôt ne volerait plus.

*

Nous avons défini plus haut l'œuvre syntaxique de Tobler comme *la lutte d'un très grand syntacticien contre des méthodes en partie erronées.*

Parti de *principes* linguistiques inspirés par les lois de la *lexicologie* et de la *logique*, Tobler n'a jamais réussi à se débarrasser entièrement de ces principes, qui, surtout au début, l'ont souvent égaré. Mais dans *l'application* de ces principes, ses grands talents de syntacticien lui ont souvent, et de plus en plus, fait découvrir quand même la réalité *syntaxique*. Au début de sa carrière, il était encore trop exclusivement médiéviste-lexicologue, et la syntaxe ne l'intéressait que pour autant qu'elle pouvait servir à mieux faire comprendre la langue du moyen âge. Mais bientôt la syntaxe avait commencé à l'intéresser pour *elle-même*. Il avait trouvé sa voie. Et, au lieu du dictionnaire du vieux français, qu'il était en train de préparer – et qui ne devait se publier que longtemps après sa mort[1] –, il nous a donné les *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*. Cette œuvre est celle d'un «philologue»; Tobler n'a jamais voulu être «linguiste», et c'est là le point faible de ces admirables essais: il est resté trop exclusivement *logicien*. «Concision» et «logique», voilà les deux termes par lesquels Gaston Paris a caractérisé d'une façon particulièrement heureuse l'œuvre de son grand contemporain. Ajoutez à cela des dons exceptionnels de syntacticien, une connaissance de la langue du moyen âge que personne n'a jamais eue au même degré, ni n'aura

[1] Comme on le sait, cette publication est loin d'être achevée.

probablement plus jamais, enfin une activité qui embrassait à peu près tous les domaines de la philologie romane, et on comprend que même les «erreurs» de Tobler valent et vaudront toujours qu'on les étudie. Tobler est du nombre de ces grands savants dont le nom et l'œuvre méritent de vivre, et vivront, tant que la science qu'ils représentent continuera à intéresser l'humanité.

Je m'arrête ici. Le temps ne me permet pas d'approfondir davantage; je n'ai pu vous donner ici qu'une courte synthèse d'un travail syntaxique à proportions gigantesques, qui est en même temps un modèle de précision dans l'examen des détails – et c'est surtout ce dernier côté que je n'ai pas pu mettre ici en pleine lumière; il faudrait, pour cela, au moins tout un semestre. J'ai tâché, en outre, de vous donner une sorte de portrait scientifique de Tobler lui-même et une idée approximative de sa prodigieuse activité scientifique sur tant d'autres terrains.

J'ai été heureux d'avoir eu ainsi l'occasion de donner ici, à Zurich même, par cette conférence, un hommage modeste, mais sincère, à la mémoire d'un homme pour qui, pendant toute ma carrière scientifique, j'ai eu une profonde admiration – et je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir donné cette occasion. Ce sont les environs de Zurich qui ont vu naître Tobler, et c'est là qu'il a passé son enfance. C'est à Zurich qu'il a été étudiant et qu'il a soutenu sa thèse de docteur. Et s'il a quitté plus tard la Suisse pour aller enseigner à Berlin, il n'en reste pas moins un de vos plus grands compatriotes et, à mon humble avis, un des plus grands hommes de science que votre pays ait produits.

Decus Helvetiae!

Leyde *C. de Boer.*